NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 Nº 8 1949

Déchristianisation de l'Occident ?

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 785 - 805

https://www.nrt.be/en/articles/dechristianisation-de-l-occident-2756

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

DECHRISTIANISATION DE L'OCCIDENT ?

Sommes-nous les témoins d'une entreprise et d'une réussite de la déchristianisation de l'Occident ? N'y a-t-il rien à faire que d'assister, atterrés, à ce recul ? Je voudrais essayer de répondre à cette question, dont j'aimerais à préciser d'abord les termes. S'agit-il d'une action pour éteindre le christianisme en Europe : ce serait alors l'histoire de l'effort laïcisateur, et de l'athéisme combattif qu'il faudrait faire : ce n'est point mon dessein. On peut aussi comprendre un état de moindre vie chrétienne, et le processus de cette diminution. C'est plutôt ceci que je vais décrire, mais non pas dans les individus isolés, dans la masse plutôt, dont la plupart sont fonction.

La vie chrétienne est essentiellement l'état de grâce ; de sa nature, il est incontrôlable. Il s'agira donc de noter les pratiques de la vie catholique : rites, mœurs, conceptions qui tantôt s'expriment par la parole, et tantôt doivent s'inférer des habitudes. Il ne me paraît pas nécessaire de faire le bilan complet, appuyé de statistiques détaillées, de ce catholicisme qu'on dit en déclin. J'en noterai quelques signes caractéristiques et m'attacherai davantage à détecter les causes : ce sera d'ordinaire, du même coup, indiquer les remèdes efficaces. Je veux encore expressément noter que je laisse intacte la question de savoir si notre époque est pire que les autres, parce qu'à mon sens elle n'a guère d'importance. Au surplus, la lutte a toujours existé *ab origine*. Le nombre d'hommes augmentant, et les relations entre eux étant plus faciles, tous les phénomènes humains ont gagné en ampleur, sont plus faciles à constater, mais, dans le fond, n'ont pas changé. *Nil novi sub sole.* D'ailleurs, nous sommes sans action sur le passé : il est assez vain de gémir parce que nous ne sommes pas nés cinq siècles plus tôt ! Regardons notre temps, comprenons-le dans sa réalité et, si possible, jouons-y notre rôle avec décision. Ces lignes voudraient y aider. Chacun de mes lecteurs a fait des expériences ; les notations inscrites sur ces pages ne veulent être que des points autour desquels se cristalliseront, se préciseront, ce que vous

avez observé. Naturellement, cet exposé est schématique ; les traits en sont donc poussés, assez accusés, parfois trop. Chacun mettra au point. Mon ambition n'est que de faire réfléchir, et surtout d'empêcher une sorte de défaitisme découragé, résigné, que j'ai senti quelquefois chez les meilleurs.

I. LES SIGNES DE VIE CHRETIENNE DIMINUEE

1° *Dans la famille.*

a) *Les conceptions de la relation homme-femme ne sont guère religieuses.*

L'amour est une affaire privée qui ne regarde que les deux intéressés. Parents, Etat, Eglise sont priés, plus ou moins impérieusement, de s'abstenir. On veut bien les avertir de ce que le couple a décidé, mais toute intervention de leur part paraît une intolérable intrusion. Et les relations s'établissent tantôt sur une base exclusivement sensuelle... et prennent fin à brève échéance, aboutissant au divorce, à l'abandon, mutuellement consenti ou non... Ou sur une base sentimentale; on se plaît pour plus ou moins de motifs; les raisons profondes qui unissent vraiment des existences (un véritable idéal, la religion) n'ayant que peu ou prou d'influence... Ou sur une base commerciale même, comme chacun le sait...

Combien sont-ils pour qui l'épître de la messe de mariage est vraiment le code de la conjonction de leur vie ? Responsabilité mutuelle de l'ascension vers Dieu ? Vie symbolisant dans sa pratique habituelle le don du Christ (époux) à l'Eglise (épouse) ? Il ne faut pas nier que quelques-uns s'élèvent à cette hauteur. Mais à la plupart, cette Ecriture inspirée paraîtra un poème fort nuageux, de l'utopie fleurie... comme le bouquet de la mariée.

b) *Les idées des époux sur l'enfant.*

Je ne parle évidemment que de ceux qui se présentent au pied de l'autel, pour y échanger le « oui » sacramentel.

Combien de mariés ont encore le désir, le souci de la paternité, de la maternité ? L'enfant est une « charge ». Cela est parfaitement exact et n'est pas en cause. Mais il n'est pas que cela : il est un couronnement de l'amour, un terme naturel. Il devrait être un but. Pour beaucoup, il est simplement un « mangeur de revenus »... et de loisirs, qu'on peut employer plus agréablement. Je n'ignore pas que souvent l'enfant introduit un drame dans la vie, dont on ne peut pas minimiser la gravité. Mais il est certain que l'antipathie pour l'enfant ne s'explique pas, dans tous les cas, par lui.

L'éducation de l'enfant est, pour beaucoup, un « élevage », un équipement pour une profession, beaucoup moins une « élévation ». Quel souci, et chez combien, d'en faire un chrétien solide, courageux, agissant ? Combien de parents, baptisés et mariés à l'église, prieraient

pour que le Christ leur fasse l'honneur de choisir parmi leurs garçons et leurs filles des prêtres, des religieux, des religieuses ?

c) *Le « convivium » familial.*

Des efforts très louables se font pour reformer la famille paroissiale. Croit-on sérieusement y réussir, là où n'existe plus la « famille familiale » ? Celle-ci suppose un minimum de « multitude », qui n'y est plus ; une maison, qui ne saurait être un appartement étriqué, où personne ne désire rester plus longtemps qu'il ne faut. Cela suppose un « rassemblement » familial, autour de la table du repas du soir, où l'on puisse prier ensemble. Mais en combien de familles se fait encore une prière en commun ? Il y en a, il y en a ! je sais. Mais leur nombre est insignifiant à côté de celles dont les membres vivent en état de dispersion habituelle.

La famille offre des signes indubitables de moindre vie chrétienne.

2° *La vie publique.*

Y a-t-il encore une politique chrétienne ? Bien sûr il existe une théorie chrétienne du gouvernement de la cité. Bien sûr, il y a des chrétiens, et d'excellents chrétiens, qui sont chefs d'Etat. Mais ce n'est pas de quoi il est question. L'Etat est-il encore gouverné, dans l'ensemble des pays d'Europe, de façon consciente, délibérée, selon les principes chrétiens ? Les responsables des structures sociales, industrielles, commerciales, financières, économiques, coloniales, culturelles songent-ils à réaliser une chrétienté ? La guerre ou la paix, à l'intérieur d'une nation, ou entre les nations, sont-elles réglées selon les principes de la vie révélés par Dieu, son Christ, son Eglise ? N'y a-t-il pas tendance généralisée à ignorer Dieu ? L'influence réelle, efficiente, des chrétiens n'est-elle pas, en qualité et en quantité, réduite à une portion, qui n'est pas même congrue ?

Il ne faut pas insister davantage pour établir que la vie publique témoigne, dans son ensemble, d'une moindre vie chrétienne.

3° *Les délassements.*

La manière dont les hommes se délassent, s'amusent, occupent leurs loisirs n'est pas une frivolité sans importance. Le plaisir n'est pas une futilité dont on n'aurait pas à s'occuper dans le débat présent. Pour juger de la vraie nature profonde d'un homme, il est tout à fait insuffisant, et peut-être trompeur, de l'apprécier d'après ses occupations professionnelles. Combien d'hommes sont et font exactement ce qu'ils désirent être et faire ? Toutes sortes de nécessités les prennent à bras le corps et les forcent à des agissements, que laissés à eux-mêmes, tout à fait libres, ils abandonneraient aussitôt. *Nemo sua sorte contentus !* Voyez plutôt ce qu'ils font dès qu'ils ont des loisirs et disposent leur activité à leur gré, c'est-à-dire dès qu'ils se « délassent » (Le mot est expressif et juste : ils sont lassés

de leur collier et de leur licou), c'est-à-dire quand ils « jouent ». Les hommes ne se reposent vraiment qu'au « jeu » qui est un rêve de vie un peu réalisé, un exutoire pour les énergies refoulées chez les adultes, comme il est un illusoire exercice des « fonctions » auxquelles aspire l'enfant (les petites filles normales jouent à la poupée et les garçons jouent à tout ce qui implique bataille : gendarme et voleur, football ou cartes). Ce n'est pas l'endroit de faire une philosophie du jeu ou du sport. Il nous suffira de constater vers quoi vont les préférences enthousiastes. On n'a point peur de l'effort, ou horreur de la fatigue ; car certains « jeux » sont très fatigants ! Dans le plaisir, l'homme se rattrape, et court à ce qui lui manque le plus... Et qu'est-ce ? Voit-on la majorité se préoccuper d'une culture plus poussée de l'esprit ? d'une recherche des valeurs supérieures ? Or précisément le christianisme est impossible sans une volonté de vivre selon l'esprit, sans une préférence indiscutée pour la vie de l'esprit. Et qui peut, sérieusement, affirmer que le plus grand nombre cherche, pour se délasser, ce dont il sent amèrement le manque : une vie plus haute, plus noble ?

La façon dont les hommes s'amusent ne prouve pas qu'ils éprouvent une grande nostalgie de culture chrétienne.

4° *La vie religieuse elle-même.*

On peut établir certaine gradation de la religion dans la vie : sanctification de toute la vie — sanctification des circonstances graves de la vie ou périodicité plus ou moins régulière des pratiques cultuelles — observation des grands «rites de passage » : naissance, puberté, mariage, mort — simple célébration sans caractère sacral de ces quatre moments — absence complète de toute célébration, même profane. La consécration des « passages » reste très longtemps en usage. S'ils passent, sans qu'on les marque d'une certaine solennité, on se trouve devant une réelle déchéance, qui en ce moment est encore assez rare.

D'autre part la pratique ou la fidélité aux rites n'est pas identique à la religion. On peut encore être croyant en Dieu et ne point « pratiquer ». Tout comme, hélas, on peut pratiquer et ne pas croire. La fréquentation des offices est un élément important, mais dont l'omission totale ou régulière ne permet pas de conclure à une disparition du sens du divin. Sans doute est-ce là une attitude dangereuse, un abandon qui peut être le prélude d'une apostasie ultérieure, qui la prépare même activement, et qui en tout cas est un signe de diminution de la vie chrétienne.

La célébration du dimanche, par exemple, est significative. Qu'est-il pour la plupart des chrétiens : jour du repos, du délassement sous des formes multiples, ou jour du Seigneur ? Quel rôle la messe joue-t-elle dans la joie dominicale ? N'est-elle pas trop souvent res-

sentie, si pas déclarée, comme une corvée dont il convient de s'acquitter au plus tôt pour avoir « un dimanche tout à fait libre » ?

La vie sacramentelle des chrétiens dans leur ensemble, comment se présente-t-elle ? La plainte est universelle et fondée, sur la négligence de la confession. Quel est le nombre réel des communiants réguliers, non des communions ? (300 communions annuelles peuvent ne représenter qu'*un seul* communiant). Pour combien la grâce sanctifiante est-elle une réalité ? A quoi, dans la conscience chrétienne des assistants à une messe de dimanche, correspond-elle ? Ce qu'on entend généralement par grâce est plutôt un secours que Dieu accorde. La filiation divine n'est pour beaucoup, je le crains, autre chose qu'un mot.

La prière dont on peut dire qu'elle est l'essence de la religion, quelle en est la pratique générale ? Il y a, je pense, plus de priants que de pratiquants. Mais quelle est cette prière ? Est-elle autre chose qu'une mendicité, à laquelle des tempéraments actifs se refusent ? Que sont devenues les prières familiales : la prière aux repas, la prière du soir, la bénédiction que les parents chrétiens aimaient à donner à leurs enfants ? Chez combien de prêtres et de religieux la prière se réduit à ce qui est strictement obligatoire ? Nous n'avons plus, dans l'ensemble, une église suffisamment priante ; et cela explique bien des choses et, certes, il faut y voir une diminution de la vie chrétienne.

Si la retraite est une culture religieuse intense, combien sont-ils qui la désirent et la pratiquent ? Il est des pays, où les maisons de retraites ne désemplissent pas : la Hollande et l'Espagne par exemple. Mais chez nous, en Belgique ? On les a réduites parfois au condensé d'un « week-end » ou d'une « récollection ». Et combien de fois, le temps si bref de cette « rentrée en soi-même » n'est-il pas encore réduit par des « échanges de vues ». On ne peut plus guère réfléchir tout seul ; il faut de suite organiser un parlement ! D'où vient ce manque de goût pour cette vie religieuse intense de quelques jours ? On pourrait certes affirmer que les prédicateurs de retraite portent une partie de la responsabilité. Si les pasteurs ne sont point soucieux de procurer à leurs ouailles cette occasion de culture spirituelle à haute fréquence, les fidèles ne se mettront guère plus en peine. Dans l'ensemble du peuple chrétien, cet insuccès évident de la retraite est aussi le signe d'une diminution de la vie chrétienne.

Si l'on examine la croyance elle-même, les conceptions religieuses de la masse chrétienne, on observe des phénomènes inquiétants. C'est d'abord une effarante ignorance des vérités essentielles du christianisme. Mais qui pis est : une tranquille indifférence devant cette ignorance. On ne sait pas et on n'éprouve pas le désir de savoir. La connaissance religieuse ne paraît présenter aucun intérêt. On propose même de ne plus parler de certaines vérités. (« Car, à quoi

servent toutes ces choses compliquées ? » comme la Trinité ou la dualité des natures dans le Christ ?). Lorsque cette ignorance se fait sentir avec une certaine insistance pénible, on s'en tire par le scepticisme : « On prouve tout ce qu'on veut !... Pourquoi aurions-nous le monopole de la vérité ? » Quand, dans je ne sais quel film, on dit d'une des héroïnes que « Dieu l'a rappelée à lui » et qu'une réplique s'enchaîne : « Evidemment ! il ne pouvait pas se passer d'elle ! », toute la salle — en immense majorité des baptisés — s'esclaffe devant ce trait « spirituel » !!!

L'état concret de la connaissance religieuse, chez la plupart des chrétiens, est un signe, mais aussi déjà une explication de la diminution de la vie chrétienne.

Voilà donc quelques symptômes inquiétants, qui forcent à réfléchir. Sont-ils des signes de la « fin » ? Quelques-uns veulent y voir cela, prêts du reste à tirer le chapeau devant cette agonie de la religion : « Elle a rendu les services qu'elle devait ; son temps est fini »... Il n'en est rien.

Examinons de plus près cette « déchristianisation ». Nous parviendrons, je crois, à nous l'expliquer. Les causes, en effet, n'en sont pas fatales. Le christianisme n'est pas atteint de la dégénérescence inévitable des vivants qui se sont trop évolués et fixés, et qui sont ainsi devenus inaptes à la vie. Il passe, en ce moment, par une crise, dont sa forte constitution peut parfaitement le faire sortir, et plus vigoureux que jamais.

II. LES CAUSES GENERALES DE LA DECHRISTIANISATION

Il faut noter d'abord que, si nous déplorons une diminution de la vie chrétienne, ce n'est pas un phénomène isolé ; on constate, en tous les domaines proprement humains, un fléchissement : la culture artistique est-elle en meilleure condition ? et la curiosité intellectuelle ? et la politesse des mœurs ? et la qualité des divertissements ? et le sens de la justice ? et du respect ? L'esprit religieux est la victime d'influences qui ne travaillent pas uniquement contre lui. Peut-être, du reste, ce qu'on appelle décadence n'est-il qu'une phase préparatoire du rajeunissement, un effondrement de formes périmées, avant la constitution de formes mieux adaptées.

Nous pouvons en attendant énumérer quelques-unes de ces influences, provisoirement désastreuses.

1° *L'indifférence générale.*

Il ne s'agit pas du tout d'atonie, qui serait morbide si elle était froideur que rien ne parvient à échauffer, détachement de tout et

de tous, au profit de rien ni de personne. Elle est un épuisement presque total, causé par de lourds travaux, de trop exigeantes occupations ; nous éprouvons l'équivalent quand nous sommes fatigués à l'extrême. Il ne faut pas qu'alors on nous demande de l'intérêt pour des problèmes graves, des questions sérieuses, ni même des choses, en d'autres temps plaisantes, mais pour l'instant trop relevées. Nous n'éprouvons de goût que pour le délassement facile. Ce qui paraît régner, à l'heure présente, et pour un temps encore sans doute, c'est une indifférence pour les problèmes trop graves. La raison en est l'extraordinaire tension dans laquelle on a vécu durant les années de guerre : tout était en danger, les menaces venaient de partout, aucune sécurité ni pour les vies ni pour les choses : qui et quoi se sentait parfaitement protégé ? La guerre finie, il y a détente, aussi formidable que n'a été la tension. « A demain et à d'autres les choses sérieuses » paraît être la règle de conduite universelle.

Vient ensuite la déception causée par des espérances pleines d'illusions : des découvertes ahurissantes quelquefois sur le vrai caractère, le véritable sens de certaines activités qui paraissaient désintéressées. Il est amer de constater que, s'il n'est pas impossible à l'homme, sous le coup de fouet de la conjoncture historique, de monter sur les sommets les plus sublimes de l'héroïsme : il paraît impossible qu'il s'y maintienne longtemps ; l'authentique héros d'hier, passé la nécessité de l'héroïsme, se révèle quelquefois d'une rapacité sordide. « Alors, disent indignés d'autres plus constants, c'était cela qu'on visait ; c'est à cela qu'en fin de compte nous avons dû servir ! » Ils sont dégoûtés !

D'autres, sans avoir découvert la pauvreté de certains caractères, comparent leur exaltante existence du temps épique avec la trivialité, la vulgarité et les désillusions de l'heure présente, et décident qu'on ne les prendra plus à « se dévouer ». Après avoir tremblé pour tous, après avoir bravé les pires dangers au service du pays, ils voient l'aboutissement de tout cela : la ruée vers les profits, la méconnaissance des mérites... Eux aussi se disent ridiculement bernés.

Notons encore l'illusion fréquente, et assez agaçante, de ceux qui s'imaginent que la condition « optima » de la religion est le malheur. Durant les années sombres de la guerre, dans les prisons et camps de concentration, on voit une brusque montée en flèche du recours à Dieu. On s'imagine avec candeur qu'il s'agit là d'authentiques conversions. Il s'en faut. L'homme a besoin pour vivre, pour continuer de lutter, d'avoir des certitudes. D'ordinaire il croit les trouver autour de lui. Mais justement dans les calamités publiques, elles font de plus en plus défaut. Il ne sent alors que sa faiblesse, son impuissance. Il se souvient alors du « surnaturel » ; il se souvient de ce qui met en bons termes avec le « surnaturel » et de ce qu'il a omis depuis longtemps peut-être ; il se rattrape et fait alors les « vœux », les

promesses les plus impossibles à tenir, quelquefois : on peut m'en croire. Et d'avoir pris ces précautions, d'avoir multiplié les actes de piété, redonne l'assurance nécessaire. Passé le moment de l'angoisse, la menace étant définitivement écartée, on ne se souvient plus de rien. Le « Surnaturel » cesse de servir de point d'appui unique, nécessaire. Et tous ces élans de dévotion cessent... On aurait peut-être dû, au moment de ces concours extraordinaires de monde, non pas uniquement se réjouir de ces retours, mais se dire que c'était là une fuite précipitée dans un abri moral ; on aurait dû instruire ces foules apeurées et leur ouvrir les veux. Maintenant que « l'abri » reste vide, ou du moins pas aussi encombré qu'il ne l'était « durante periculo », il ne faut pas se lamenter sur une déchéance, mais constater froidement un retour au *statu quo ante*, un peu moins bon parfois...

Seulement, l'histoire est là pour nous rassurer ; cette indifférence à toutes choses sérieuses diminue au fur et à mesure que la vie se normalise. Contre la froideur religieuse, il est aussi vain de vouloir réagir qu'il n'est vain de vouloir réagir contre les autres dédains que nous avons signalés plus haut. Le scepticisme n'a jamais qu'un temps : petit à petit l'intérêt et le goût pour les valeurs supérieures reviendront. En attendant, patience, comme avec le malade qui n'a pas encore d'appétit...

2° *Le matérialisme culturel.*

Il n'est pas question du matérialisme jouisseur, sensuel, ni surtout d'une exaspération de l'érotisme. Nous vivons sous le signe de l'industrialisation du monde. Tout est régi par la technique : la chimie, la physique, la mathématique prétendent non seulement rendre compte de tout, mais encore ordonner tout. Les sciences exactes triomphent ; l'explication dernière d'un « quale » est toujours un « quantum ». Tout, dit-on, s'il existe, est explicable, prévisible, reproduisible à volonté. Et toute l'éducation est orientée dans ce sens. Le seul point de vue accepté et pris pour tout juger est celui de l'expérience scientifique : l'établissement d'une formule précise.

Il en résulte — le processus a été insensible, mais le terme est atteint — un mépris pour ce qu'on appelle les abstractions, les complications. Mais plus grave : il en résulte une incapacité du suprasensible : l'âme, la grâce, Dieu : quelle définition quantique donner de cela ? A vrai dire, l'incapacité est celle de « penser », de « philosopher ». La formule chimico-mathématique seule peut être conçue, comprise ; l'idée, de moins en moins. Un ingénieur m'affirmait, avec force, que la mise en liberté des formidables énergies intra-atomiques avait à tout jamais évacué l'hypothèse « Dieu » !

Cette incapacité de penser est une condition néfaste pour la religion. Ces vérités essentielles ne sont pas du domaine quantique, ni de celui de la physique ondulatoire. On ne peut donc laisser se géné-

raliser une éducation qui rend difficile, pour ne pas dire impossible, l'exercice de la pensée.

C'est proclamer la nécessité absolue d'une formation humaniste, mais à concevoir comme développement de la sensibilité au suprasensible, même simplement naturel. Il ne s'agit pas dans cette éducation de former « l'honnête homme », le « littérateur », l'esthète, le grammairien correct. Il s'agit de former la « tête bien faite », qui sait *penser*. Ce serait vraiment passer les bornes de la naïveté que d'affirmer que les « humanités », même dans nos instituts catholiques, aient vraiment formé à cette capacité, postulat irremplaçable de la foi, dans les conditions présentes.

Qu'on veuille noter que cette formation humaniste ne peut pas rester le monopole des clients habituels de l'enseignement moyen. L'école primaire, comme l'école technique, si elles veulent faire leur devoir chrétien, devront veiller à développer ce pouvoir de réaliser du suprasensible et donc du surnaturel. Certaines méthodes nouvelles d'éducation et d'affinement sensoriel ne faisant plus guère appel expressément à l'activité intérieure de l'enfant, toute la préparation éloignée à l'assimilation des conceptions religieuses fait défaut. Il y a donc nécessité urgente de renforcer l'éducation littéraire, non pas pour le vain plaisir de former des dilettantes, mais pour éveiller l'intelligence en tant que faculté de penser ; faculté aussi de comprendre les symboles et, par leur moyen, d'accéder à la sphère plus haute des réalités suprasensibles. Bref, la civilisation actuelle, avec l'instruction qu'elle impose, ne prépare plus les esprits à l'ascension spirituelle qu'est le christianisme. Il faut, et on peut, y porter remède.

Peut-être faut-il ajouter autre chose encore. Avec l'argent, chacun se procure absolument tout. Plus rien, dans l'ordre matériel et social, n'est le monopole de personne. Les mêmes toilettes, les mêmes spectacles, les mêmes endroits de plaisir sont accessibles à tous, indistinctement ; l'argent ouvre toutes les portes, lève toutes les barrières. Il a toujours été puissant, on dirait bien qu'il est désormais tout-puissant. Dès lors en avoir, en gagner est de première importance, est d'unique importance. Le reste peut venir de surcroît. Alors pour réussir au plus tôt à en posséder, on étudie, on se démène, et non sans sacrifier, non sans se désintéresser d'une formation religieuse, de la pratique religieuse, et des règles élémentaires de la moralité chrétienne.

Tout cela fait une atmosphère peu favorable à l'éclosion d'un esprit, d'une âme religieuse.

3° *L'extrême confort.*

Il est impossible de concevoir un christianisme sans austérité. Il est la religion du Crucifié. Ceux qui la pratiquent le seront comme l'a été leur Maître. Or la civilisation présente ne forme pas à l'austé-

rité de vie ; bien au contraire, de propos délibéré, elle cherche à l'éliminer le plus possible. Par elle-même, la civilisation est une certaine douceur de vivre, une certaine facilité de vivre, consistant en une rationalisation des efforts à fournir, une économie des énergies humaines. On tâche d'épargner le plus qu'on peut aux hommes la dépense de forces, en mécanisant le plus possible d'activités. Nous ne marchons plus, nous ne grimpons plus ; les machines de plus en plus perfectionnées remplacent nos mains, nos pieds, tous nos muscles. La machine à calculer allège incroyablement les méninges. Dans tous les domaines, on multiplie les facilités, on réduit le travail humain. Confort du logis, de l'éclairage, du chauffage, du mobilier, de la nourriture et de sa préparation, de l'habillement, des communications, du plaisir et même de l'instruction (on nous a fourni « le grec sans larmes »). Tout tend à devenir « facile », à diminuer, supprimer l'effort, la fatigue, l'ennui.

Tant s'en faut que ce soit condamnable. Il est très avantageux de dispenser d'efforts absorbants pour réaliser les conditions matérielles de l'existence : c'est rendre disponible pour le travail proprement humain. Mais la plupart se contentent de profiter de ces commodités du confort, de se les procurer, sans se préoccuper le moins du monde d'affecter leurs disponibilités humaines à des œuvres de choix. Ils se contentent de ne plus faire effort et s'en déshabituent. Bien plus ils le prennent en horreur et, bientôt, en sont incapables.

Cependant il est impossible de gâter à fond la nature humaine. Elle garde toujours, nécessairement, le culte de ce qui est une exigence inexorable de la vie de l'homme : l'effort, l'effort ardu, persévérant, acharné. La preuve en est, en cette époque où triomphe le confort, l'enthousiasme délirant pour les sports tels que le cyclisme, le ballon, la boxe. C'est une revanche sournoise de la loi de l'effort nécessaire.

Quoi qu'il en soit, l'abus du confort étiole l'énergie d'attaque et de résistance qui est un postulat du « Struggle for life ». Il explique cette absence de plus en plus générale, et dans tous les domaines, de la maîtrise de soi ; cette impossibilité de dire « non » aux caprices, aux élans instinctifs ; cette incapacité à « se refuser » quelque chose. Il n'y a plus d'esprit de pénitence, d'austérité ; ces deux mots sont bien près d'être incompris, rayés du vocabulaire courant, même chez les chrétiens.

Or la religion, comme la vie dont elle n'est que l'élément sublimant, est inconcevable sans austérité. Le christianisme est la religion de la croix portée vaillamment, de la croix vaincue, non par la fuite, l'abandon, la désertion, mais par une patience, qui n'est pas résignée, mais très active, courageuse. Un christianisme confortable est un contresens, un non-sens. Aussi dès lors que le chrétien s'est installé **dans le confortable, il est à craindre qu'il ne reste chrétien que tant**

que ce ne sera pas difficile, ennuyeux, incommode, dangereux, bref tant qu'il ne lui est demandé ni effort ni courage.

L'atmosphère confortable du moment n'est pas celle qui permet l'éclosion normale du christianisme. De là, nécessité d'une éducation qui soit un « hard training », dure, sportive. Naturellement la pratique du sport n'est pas tout ; surtout elle n'est rien si elle est prétexte seulement à costume seyant, ou malséant, à parade devant des spectateurs, à rencontre avec la ou le partenaire.

En éducation familiale ou scolaire, il faut se défier de toutes les méthodes faciles et facilitantes. Il faut habituer à l'effort de toutes les facultés, à la lutte, à la joie âpre d'une victoire ardue. Il n'y a pas lieu de féliciter celui qui travaille « facilement », qui étudie comme en se jouant. On sait ce qu'est « l'orateur » qui parle « facilement » : il est l'intarissable bavard, le robinet à lieux communs ! Une éducation chrétienne sera austère, un peu dure, mais saura pour quelle fin elle l'est. Elle n'est pas ennemie de la joie, de l'entrain, bien au contraire.

Comme, hélas, beaucoup de nos contemporains n'ont guère été dressés à l'effort volontaire, formés au courage endurant, décidés à vaincre, il ne leur est pas facile de rester chrétiens. Même ceux dont l'existence est dure, soit moralement soit matériellement, ne sont point portés à la vaillance, qui veut avoir le dernier mot. Tout au plus les engage-t-on à la résignation, à laquelle ils ne se résignent guère. Ils se révoltent quelquefois, et déploient alors une véritable rage, qui est bien voisine du courage, mais n'a pour but que d'arriver à un état où l'on peut se dispenser d'en avoir.

Le christianisme est une religion dont le courage est un des postulats essentiels.

4° *L'esprit grégaire.*

L'homme est un être qui ne vit pleinement qu'en société. Il a suivi, ce siècle surtout, une constante de l'évolution, l'exagération des conditions de son existence : il ne vit plus en société, il vit en « masse ». Il est devenu un être « massal » (une certaine pudeur, même des bien-pensants, voile cette réalité du vocable de « vie communautaire »). Depuis l'enfance jusqu'à la fin de l'âge mûr, les hommes s'agglutinent en masses : école, caserne, usine, bureau, hôpital, cinéma, stade sportif : autant de camps de concentration plus ou moins brutaux. Les gens distingués et les gens pieux aiment de se réunir en Congrès. Les manifestations — profanes ou religieuses — sont ou visent à être « monstres ». On a été jusqu'à organiser des « communions monstres », où l'on apportait les saintes espèces dans des coffres !

Il n'est pas toujours possible de « masser » en un même endroit

les foules humaines. La presse et la radio s'en chargent pourtant tous les jours.

En soi, la société, le groupement des hommes n'est pas seulement utile, il est nécessaire. On ne naît, on ne se développe qu'en société : telle la famille, un peuple, une nation. C'est que l'association n'est pas une simple addition, qui laisse chacune des unités en son état et valeur propres. Celui qui s'associe se complète par autrui. Il y a phénomène moral d'osmose et d'endosmose. Cela est vrai de la pensée, de l'action, du plaisir, du crime et de la vertu. Tous se nuancent mutuellement : on est toujours plus riche, ou plus pauvre, en sortant d'une rencontre. J'oserais dire qu'on en sort à la fois plus riche et plus pauvre ; on y perd et on y gagne. Il faut toujours voir si les gains compensent les pertes.

La perte la plus menaçante, la plus dangereuse et la plus habituelle, est celle de la personnalité. Il se passe, dans toute association un peu nombreuse, un curieux phénomène de nivellement, d'égalisation et, par conséquent, de diminution, de suppression des différences ; il y a une synchronisation des opinions (ne disons pas des pensées !), des sentiments, des élans, des actions. Dans une foule, on devient « tous les mêmes ». On chante et on crie ensemble et la *même chose*. On *s'uniformise* (*au sens figuré comme au sens littéral*), c'est-à-dire que l'on perd sa personnalité, ce par quoi on se distingue des autres, par quoi on est soi-même. Tout de suite, dans un groupe assez considérable, la présence de plusieurs « personnalités » apparaît comme un élément hostile ; on les élimine ou bien on les met au pas. Si l'atmosphère qui règne dans cette masse est saine, l'inconvénient n'est pas fort grand. Car beaucoup ne peuvent se développer, croître moralement que grâce à cet apport social. Mais si le climat moral n'est pas bon, le milieu opérera impérieusement et malencontreusement. Il faudrait être capable de penser, de décider, d'agir par soi-même, sans se laisser pétrir par les autres ; précisément : être une personnalité. L'état religieux du monde « massal » exige cette consistance et cette indépendance. Or la plupart sont malléables à l'indéfini ; leur éducation ne les a pas en quelque sorte durcis en « eux-mêmes », ils sont condamnés à se modeler toujours en fonction des autres. On voit la difficulté nouvelle qu'éprouve l'âme à être chrétienne, mais on voit aussi l'indication donnée : il faut former la conviction personnelle, la décision personnelle ; le caractère, suffisamment souple pour ne pas être insociable, mais assez ferme pour n'être pas dirigeable, déformable au gré des rencontres.

Est-ce à dire que le groupe est essentiellement dangereux, néfaste ? Faut-il condamner sans pardon toute association ? Et les groupements catholiques, les associations religieuses seraient-elles des erreurs, de lamentables concessions à un entraînement général ? Absolument **pas. La vie en groupe n'est pas un pis-aller, ni une dégénérescence.**

Elle est une forme de la constitution de l'unité dans la diversité, qui est la perfection de la créature. Seulement il faut veiller à l'organisation de groupes, où la personnalité ne soit pas écrasée, mais développée. Pour emprunter un exemple à l'expérience du scoutisme, je dirais que l'éducation qui respecte et favorise l'originalité de l'individu, n'est pas celle de la « troupe », mais celle de la « patrouille ».

C'est précisément le principe qui est à la base des noyautages : créer des réunions, pas plus vastes qu'une famille normalement nombreuse ; le chef du groupe peut connaître chacun des membres, autrement qu'en général et en gros. Il peut, il doit discerner les caractères distinctifs d'un chacun et mesurer son effort éducatif à cette aune-là.

A l'école primaire, et dans l'enseignement moyen, les classes surpeuplées ne doivent pas être toujours des raisons de se vanter. Les établissements d'instruction-casernes ne méritent généralement pas le nom de maisons d'éducation.

Combien ont l'occasion d'être ainsi formés dans un groupe de dimension saine ? L'instruction, l'éducation de la plupart est faite par des méthodes de dressage de masse. La personnalité, qui plus que jamais est exigée par le christianisme, est déficiente. Ne nous étonnons pas dès lors que la vie chrétienne, pour l'instant, paraisse diminuée.

Le remède par là-même est indiqué, à la condition que ni les maisons d'éducation, ni les œuvres catholiques ne se laissent méduser par l'attrait de la masse.

5° *L'abus du sensationnel.*

Je définirai la « sensation » au sens qu'on lui donne dans l'expression, « cela fait sensation » : un choc, d'ordinaire sensoriel, qui provoque la surprise, l'étonnement, exige toute l'énergie des sens et de l'attention, et rapidement du reste les exaspère ou les épuise. Toute influence exercée sur la masse est presque nécessairement « sensationnelle », c'est-à-dire massive. Il ne semble pas qu'on puisse mener la foule autrement qu'à coups de massue. Devant un auditoire considérable, la voix s'enfle nécessairement, les gestes s'amplifient et, par un coup réflexe, ce que l'on dit grossit en proportion de la foule à laquelle on parle. Dans cette lumière, la publicité moderne s'explique parfaitement. Elle est dans son contenu et dans sa présentation taillée aux dimensions immenses de la multitude à convaincre. Si elle n'est pas « sensationnelle », elle est vouée à l'échec.

Nous sommes tellement habitués à n'attacher d'importance qu'au choc sensationnel, qu'il en est résulté comme une sorte d'insensibilité à ce qui ne « frappe » pas. Il va sans dire que la faculté de percevoir et de goûter ce qui est de nuance plus délicate, plus fine, l'intime, le profond, s'en trouve singulièrement émoussée, pour ne pas dire résorbée.

Or le christianisme est essentiellement une vie intérieure, offre

dans sa substance constitutive peu d'éléments sensationnels, c'est-à-dire faisant choc sur les sens. Aucun des sacrements ne présente rien de semblable ; les faits primordiaux que nous nommons les vérités capitales, les grands dogmes, ne font pas l'effet d'une explosion atomique ! Et puis, surtout, l'attitude religieuse essentielle, le « *diliges* » exclut le tapage de la publicité, le fracas de la réclame assourdissante !

On a quelquefois voulu suivre les indications de l'art, à la fois raffiné et brutal, du « viol des foules », pour attirer l'attention sur le christianisme. On a tenté de lui donner un caractère sensationnel. C'est peut-être inévitable, étant donné ce manque de sensibilité pour ce qui lui est vraiment propre. Pour faire choc — et c'est nécessaire — on a voulu faire « monstrueux » : réunions de masses énormes, *en pleine nuit, organisations de véritables « revivals » catholiques.* Effet certain, mais bref ! Et les meilleurs, je ne dis pas seulement les meilleurs chrétiens, mais les meilleurs parmi les hommes sont revêches à cette violence qu'on fait à l'âme en lui faisant subir l'assaut du « quantique ». Car la « sensation », c'est cela. Nous nous trouvons dès lors devant une difficulté spéciale : l'homme est victime sans résistance des entreprises sensationnelles. Le vrai christianisme répugne à ce qui n'est après tout qu'un bourrage de crâne. Il y a comme un décalage entre la méthode d'éducation religieuse, adaptée à son objet, et les exigences, ou plutôt les incapacités du sujet ! N'y a-t-il rien à faire ?

Si l'on examine de près le problème, on verra que nous avons dans le christianisme une ressource, que nous avons trop négligée : c'est le symbole qui, de sa nature, s'adresse aux sens, mais comme une invitation pressante à passer plus outre et plus haut. On a, trop souvent, rationalisé à outrance le christianisme, on l'a comme desséché. J'ai entendu un professeur encourager ses élèves à étudier leur cours de religion, parce que « c'était la meilleure manière de s'habituer aux concepts abstraits » ! On ne pouvait pas mieux s'exprimer pour définir ce que l'éducation religieuse ne doit en aucun cas être. La nature de l'homme exige que, pour arriver jusqu'à son sommet spirituel, il en fasse l'ascension par ses sens, ses sensations, ses sentiments. Tout le renouveau liturgique, qui est tout autre chose qu'un artificiel mouvement archéologique, est d'un précieux secours. Notre maternelle Eglise connaît ses enfants, elle sait bien comment ils sont faits, et donc comment il faut les traiter. En cette époque où rares sont ceux que le « sensationnel » n'a pas modifiés dans leur délicatesse, ou leur mode même de perception et de jugement de valeur des choses, on ne peut s'étonner qu'un christianisme non « sensationnel » n'exerce plus d'attraits, qu'un christianisme qui aurait tendance à se désincarner — ce qui est une infidélité aux lois de sa nature — soit en recul. On ne peut donc qu'applaudir aux efforts pour réaliser un

christianisme qui fasse « choc » de toute manière, mais de la bonne façon.

6° *Laïcisation de toute la vie publique.*

L'Eglise maternelle a pris, jadis, toutes les initiatives civilisatrices. Ce fut surtout vrai après les invasions des barbares. Elle ne s'est pas contentée de baptiser, c'est-à-dire de faire naître spirituellement un peuple de Dieu nouveau ; elle l'a élevé, aux sens les plus divers et les plus beaux du mot. L'instruction, le secours aux malades, infirmes, vieillards, pauvres petits abandonnés ou orphelins ; l'organisation et la sanctification du travail ; tout cela s'accomplissait sous sa bénédiction, son conseil, son égide. La politique elle-même prenait un caractère sacral : sacre des rois, bénédiction des chevaliers, conservation des chartes dans les églises ou abbayes, trêve de Dieu. La tour de l'église, axe autour duquel s'arrondissait la ville, était un éloquent symbole de la mère entourée de ses enfants.

Mais ces enfants ont grandi et sont devenus majeurs ; ils se sont de plus en plus émancipés, ils ont été, et se sont sentis, de plus en plus capables de se passer de leur mère. Petit à petit, ils n'ont plus toléré l'ingérence maternelle, sous aucune forme ; la prétention de tout organiser sans intervention ecclésiastique, sans perspective religieuse, a été de plus en plus prononcée. Il s'est développé une sorte d'opposition anticléricale, qui n'est pas toujours antireligieuse, mais le devient de jour en jour plus violemment.

Cette société humaine, presque totalement laïcisée, n'est plus un milieu vital surnaturel. L'intervention de l'élément religieux n'est plus demandée, n'est plus souhaitée. Tout commence, tout continue, tout finit, sans que le divin soit un agent visible. Guerre et paix, structure économique ou politique, où voit-on la religion diriger efficacement le cours des événements ? A l'esprit superficiel, qui est l'esprit le plus commun, la religion paraît un superflu, qu'on trouve seulement gênant, entravant pour les impatiences humaines.

Or l'homme, s'il n'est pas irrésistiblement déterminé par son milieu, n'en est pas moins puissamment influencé par lui. Dans une atmosphère chrétienne, il lui est facile de vivre en chrétien ; dans un climat areligieux, il faudrait être une personnalité très religieuse pour y réussir. L'immense majorité des hommes n'ont pas ce pouvoir énergique d'être eux-mêmes sans les autres et à leur encontre. Il n'est que trop vrai que la plupart sont « les autres » et non eux-mêmes. Il leur est plus facile de se mettre au pas...

La conclusion qui s'impose est double : et c'est d'abord l'urgente nécessité de viser à élever des générations « libres » douées de personnalité ; ensuite l'importance d'une éducation de la responsabilité de la chrétienté : les fidèles ont le devoir, dans tous les domaines, **d'être excellents, en sorte que, par leur valeur personnelle, ils par-**

viennent aux leviers de commande, et que, les ayant en mains, ils refassent une civilisation vraiment chrétienne. Ce sera la tâche d'une action catholique, conçue dans une perspective autre que celle où l'on ne voit dans le laïc qu'un sous-ordre faisant ce que, dans sa besogne strictement pastorale, le clergé ne parvient pas à faire. Cette action catholique nous refera une politique, une économique, une industrie, des arts, des délassements chrétiens ; dans cette atmosphère générale chrétienne, la masse « des impersonnels » trouvera le secours dont elle a besoin pour vivre d'un christianisme vivant.

La conclusion générale à tirer de tous ces considérants, c'est la nécessité indiscutable et urgente de former des chrétiens, conscients et non pas routiniers, qui puissent se rendre compte à eux-mêmes de leur foi, comme de leurs mœurs ; des chrétiens fiers de l'être et non pas résignés, gênés et comme honteux ; des chrétiens que ne ronge pas un complexe d'infériorité, mais au contraire enthousiastes et désireux de faire partager leur conception de la vie.

Le dynamisme moindre des chrétiens est peut-être attribuable à ce que l'éducation qu'on leur donne ne tient pas, ou fort peu, compte des conditions concrètes de la vie, de l'heure et de ses exigences. La « déchristianisation » sur laquelle on se lamente, serait peut-être plutôt une crise de l'éducation des chrétiens, qui n'est pas adaptée, et non pas tant une crise de la vie chrétienne elle-même.

Il reste à examiner trois autres éléments considérables, qui expliquent l'aspect religieux actuel de la chrétienté.

III. TROIS CAUSES SPECIFIQUES DE LA DECHRISTIANISATION

1° *Ignorance religieuse des laïcs.*

Des enquêtes ont été faites sur l'état des connaissances religieuses de la masse chrétienne. Il y a deux ans, le P. Devolder, O.F.M., établissait ce diagnostic pour les intellectuels. Si les curés prennent le temps d'interroger les fiancés qui se présentent pour le mariage, ils sont aussitôt édifiés. Des ignorances incroyables, des imprécisions, des confusions qui ne gênent nullement ceux qui les manifestent. Leur ton indique d'ordinaire sans doute une irritation, quelquefois insolente, devant l'aveu forcé qu'ils ne savent pas, mais aussi un dédain pour « toutes ces choses dont on n'a que faire de les savoir ! »... La connaissance religieuse paraît sans intérêt : tout au plus un fastidieux souvenir des catéchismes d'antan !

On a souvent incriminé la méthode catéchétique de l'école primaire et de l'enseignement secondaire. Il se peut qu'il y ait des lacunes et que des erreurs aient été commises. Mais je ne crois pas que la

vraie raison de l'ignorance et de l'indifférence soit à chercher là. Somme toute, la religion est la réponse à un problème angoissant : le sens de la vie et de tout ce qui la compose. Il est des époques où l'existence est dramatique, tragique, où tout paraît aller à contresens de nos attentes ; la question se pose alors brutale : « A quoi rime tout cela ? A quoi bon l'effort ? il n'aboutit qu'à l'échec ! A quoi bon l'honnêteté ? elle mène à la faillite ! » Nous comprenons que dans ces conditions une philosophie du désespoir puisse naître et devenir presque populaire.

Sans aboutir toujours à une tragédie, la vie devient un problème, du moins la direction qu'elle suit ; le terme auquel elle tend ; les forces qui la conduisent et la culbutent,... le « pourquoi ? » surgit alors tout naturellement, sur l'ensemble comme sur le détail.

La réponse est donnée par la religion, qui est une conception de la vie et de l'univers, avant d'en être l'organisation. Dès lors, on ne peut vraiment s'intéresser à cette réponse, l'écouter, vouloir la comprendre que dans la mesure où la position du problème cause de l'inquiétude. Or, en général, l'angoisse métaphysique ne travaille pas beaucoup les jeunes, surtout s'ils évoluent dans un milieu sain, pratiquant, fidèle aux traditions chrétiennes. Il s'en faut cependant que ce soit le cas de tous ceux qui sont dans nos institutions catholiques. Quand on est à l'écoute attentivement et qu'on a la confiance des adolescents, on constate rapidement que les « Pourquoi » métaphysiques se pressent nombreux... et ne trouvent pas toujours réponse dans un enseignement qui suppose à tort que les auditeurs soient tous des âmes sereines, qu'aucun trouble n'agite. Ceci est grave : car il faut, de toute nécessité, faire la lumière, dès qu'une menace d'obscurité surgit. Sans quoi la nuit s'épaissit et le désir de la clarté meurt, parce qu'il n'a pas été, en temps voulu et de la façon voulue, satisfait. Cela explique certains états d'esprit de rhétoriciens et de rhétoriciennes, et non moins celui des étudiants d'université. Quoi qu'il en soit, le chrétien adulte se trouve — on l'a répété comme un lieu commun —, avec une science professionnelle adulte, n'avoir que des connaissances religieuses enfantines. Sa carrière le trouve équipé à peu près comme il faut ; la vie morale chrétienne lui posera des exigences auxquelles il ne pourrait faire droit que dans la pleine et lucide conscience de son christianisme. Quand le chrétien était un enfant, la religion ne lui faisait pas l'impression d'être une entrave à la vie ; maintenant qu'il est majeur, et surtout à notre époque, en combien de domaines ne se sent-il pas bridé ?... Il se demande maintenant pourquoi ?, de quel droit « l'Eglise » intervient pour enjoindre ou prohiber ? Ce serait évidemment normal qu'un fidèle qui ne comprend pas ou plus, s'adresse au prêtre pour se faire éclairer. Combien le font ? Combien en ont l'occasion, la possibilité ? Car cela suppose d'abord qu'on ait confiance en quelqu'un dont on a des

raisons de présumer qu'il comprendra; ensuite qu'on puisse toujours exactement exprimer ce qu'on ressent, ce qui suppose encore un minimum d'introspection et de vocabulaire adapté.

Les pauvres gens que l'on prétend déchristianisés sont quelquefois simplement un « populus qui sedet in tenebris » ; nous devrions nous en souvenir, chaque fois que nous avons à parler aux chrétiens.

La prédication du dimanche, je l'ai déjà écrit et ne cesserai d'insister sur ce sujet, est une des plus importantes. Le « Ministerium verbi » dominical est capital. L'auditoire est, les enquêtes le prouvent, bourrelé de questions inexprimées, presque sur tous les objets que nous traitons devant lui. Il attend réponse ; il faut la lui donner, et, pour cela, savoir exactement ce qu'il pense de ce que nous disons. Il faut que nous pratiquions une prédication kérygmatique, que nous annoncions toujours la « Bonne Nouvelle », le message de vie, c'est-à-dire qui fait vivre allègrement, courageusement. Parmi les adaptations souhaitables et essentielles de la liturgie, il faut au premier rang placer une remise en honneur pratique de l'avant-messe : celle où l'on prie et chante en s'instruisant. Car l'ensemble du peuple chrétien, — je ne dirai pas qu'il est un peuple de catéchumènes si je regarde le désir ardent qu'il aurait de la foi qui donne la vie, — mais si je considère son ignorance et son incompréhension, il est à traiter comme tel, et, au fond, ne demande pas mieux.

Ce qui est de première nécessité pour arrêter la déchristianisation — et de première efficacité — ce n'est pas une organisation nouvelle, il y en a et plus qu'il n'en faut ; c'est de supprimer l'ignorance ; c'est de vaincre l'indifférence en étant intéressant ; on le sera si on se rend compte des questions que se pose le chrétien dans le monde actuel et si on y répond (1).

2° *Divorce entre la vie et la religion.*

Plus haut, nous avons précisé combien le laïcisme totalitaire rend difficile la vie chrétienne. On voudrait ici revenir sur ce sujet, mais en exprimant quelques suggestions. Presque toute la vie profane s'organise, évolue sans intervention religieuse. C'est un fait, non une fatalité. On peut évidemment donner à la religion un aspect policier, prohibitif, coercitif, défiant, toujours négatif. Examinez la critique « catholique » des romans, du théâtre, du film. Que de fois n'entend-on pas des condamnations sommaires sur ces œuvres ! Le film en particulier devrait « faire du bien », c'est-à-dire montrer comment la vertu est toujours récompensée et le vice toujours puni ! On ne voit jamais que l'aspect moralisateur, « édifiant », ou le contraire. La valeur esthétique, largement comprise, ne compte guère

(1) Dans les « Problèmes de l'Adaptation » j'ai tâché, à partir de la page 35, de préciser quelques-unes des qualités que devrait avoir la prédication. On y trouvera les conseils pratiques qu'il n'est pas nécessaire de répéter ici.

aux yeux de ces censeurs. (Qu'on me fasse la grâce de croire que je condamne aussi sévèrement que quiconque l'apothéose du mal, ou l'absence totale de préoccupation spiritualiste de beaucoup d'œuvres). Cette étroitesse de point de vue se retrouvera pour fixer l'attitude vis-à-vis du sport pratiqué ou admiré. Tout ce qui, dans la vie, n'est pas rigoureusement religieux sera négligé, ignoré. On s'est trop retiré dans la sacristie et cantonné à l'intérieur de l'église. La religion n'est pas toujours assez de plein air et de pleine vie. Une étude, même fort rapide du rituel, nous révélera vite que cette « retraite sur le Mont-Sacré » n'est pas du tout dans l'esprit de notre mère à tous, l'Eglise. Que de choses ne bénit-on pas ? c'est-à-dire à combien de choses ne mêle-t-on pas Dieu ? A toutes choses et à toutes occupations honnêtes, l'Eglise, Epouse du Christ, animée de son Esprit, désire donner un caractère sacral. Voici d'abord la suggestive liste des bénédictions de victuailles : vin, bière, lard, beurre, fromage, pain, fruits, raisins. Pas étonnant qu'il y ait une bénédiction de boulangerie, et qu'on bénisse aussi l'avoine destinée au bétail. Il y aura encore si l'on veut les foins et les blés nouveaux sur lesquels descendra la rosée de l'eau bénite de l'Assomption, ou bien, à la Nativité de Notre-Dame, sur les semences que l'on va bientôt confier à la terre.

Que d'édifices ne pourra-t-on pas sanctifier : la maison, l'école, la bibliothèque, le dépôt d'archives, l'hôpital, la centrale électrique, l'imprimerie et ses presses, le four à chaux, les hauts fourneaux, les fours à briques ! Le rituel romain n'ignore pas le sismographe, la pompe à incendie, le chemin de fer, les voitures, les avions, les ponts, les puits artésiens. Il n'oublie pas les oiseaux, les abeilles, les vers à soie, le bétail avec ses écuries et ses étables. Il confie à Dieu le lit des jeunes époux, celui des malades, leur brancard, leurs bandages et leurs médecines !

Et le sens de ces rites consécratoires n'est-il pas joliment exprimé par ces mots tirés de la formule pour les avions : « ...ut in animis coelestia foveant desideria ! »

Cette abondance n'est pas limitative : une dernière bénédiction est insérée dans le rituel, qui en dit long : « Benedictio ad omnia ! »... On ne voit pas comment une plaine de jeux, un stade, des courts de tennis, n'importe quelle usine ou bureau serait exclu du bénéfice de ces gestes bénisseurs et de ces quasi-baptêmes. On comprend surtout que l'intention de l'Église est de ne pas rester en marge, à l'écart des préoccupations, des occupations, des récréations humaines.

Il serait regrettable de ne pas la suivre sur ce terrain. On aime beaucoup en ce moment, par ce qu'on appelle des paraliturgies, fixer l'attention de beaucoup de baptisés, fort distraits du divin. N'y a-t-il pas ici une matière magnifique, pour les toucher. Chaque fois qu'on s'est souvenu, dans des manifestations religieuses, des cadres concrets, des réalités humbles mais solides et prenantes de la vie journa-

lière, on a senti vibrer des cœurs et s'entr'ouvrir au moins des intelligences. Un pont avait été jeté entre la vie et la religion. Quand on sait qu'il en existe un, dès que l'occasion sera favorable, on s'y engagera.

3° Distance entre prêtre et laïc.

Il ne s'agit pas de la distance que mettrait le respect du sacerdoce entre prêtre et laïc, mais de celle que met entre eux le genre de vie totalement différent. L'habit et le célibat sont ce qui frappe tout de suite ; mais il y a plus important. On n'a pas la même existence, les mêmes soucis, les mêmes joies, les mêmes appréciations, la même cote de valeurs : on ne se comprend pas. Le laïc ne réalise pas souvent ce qu'est le prêtre ; mais le prêtre, de même, ne réalise pas la vie du laïc. Il y a une divergence entre eux, qui va s'accentuant. Dans le monde ecclésiastique on a senti la faille, et on a réagi, on a pensé qu'il fallait s'introduire, comme un élément, je dirais indigène, dans le monde du travail pour le mener au Christ, qu'il fallait réaliser la « présence » de l'Eglise dans l'usine et sur le chantier, qu'il fallait porter le « témoignage » en plein milieu humain. L'autorité compétente a approuvé ces généreuses initiatives. Ce qui me paraît surtout excellent dans cette aventure apostolique nouvelle, c'est l'exploration du milieu vital où sont plongés des millions de chrétiens pour se rendre compte, expérimentalement, de la distance entre pasteur et troupeau, en passant de l'autre côté de la barricade. Ayant vécu, trois ans durant, la vie de « concentrationnaire », je puis apprécier l'immense utilité, la nécessité de cette prospection.

Mais ce n'est pas seulement la vie ouvrière, dont le clergé ignore généralement la concrète réalité. Dans presque tous les domaines, toutes les régions où s'accomplit la destinée humaine, nous prêtres, nous sommes des étrangers, et trop souvent des visiteurs peu perspicaces ; nous parlons alors de la « vie », — de la vie existante, pas de l'abstraction « vie » — un peu comme des aveugles parleraient de couleurs ; ou encore nous sommes exposés à donner des conseils, à ceux qui vont vivre à l'Equateur, sans savoir au juste ce que c'est que la vie équatoriale !...

Et les laïcs s'aperçoivent à la fois de notre bonne volonté et de notre maladresse, mais quelquefois aussi de notre ignorance de l'état réel de la question. Cela les exaspère, les met en défiance ; l'influence du prêtre, de l'Eglise, sur la conduite de la vie, est compromise. Ne se sentant pas compris, ils ne désirent plus s'expliquer ni interroger... Que faire ?

Il me paraît faux qu'un prêtre ne puisse avoir d'influence sur les médecins que s'il est lui-même médecin ; et sur les ingénieurs, s'il ne l'est aussi... et sur les pères de famille qu'à moins de l'être pareillement. **Mais il est vrai qu'on ne peut prétendre guider et éclairer que**

ceux que l'on comprend, que ceux dont on sait ce qu'ils ont dans la tête, dans le cœur, que ceux dont on a deviné la vie secrète. Il y a peut-être beaucoup trop de préoccupations, extérieures à la vie vraie, chez beaucoup de pasteurs d'âmes : pas assez de souci de savoir « quid esset in homine » ! Entre l'époux et l'épouse le divorce commence, s'établit — même s'il n'est pas prononcé — dès que l'un des deux conjoints croit en toute sincérité pouvoir dire : « Il ne me comprend pas ». La visite des fidèles, la conversation confiante avec eux, la lecture de ce qu'ils lisent, la connaissance des spectacles où ils courent, la clairvoyance dans tous les problèmes qui se posent à eux, autant de moyens de faire le pont, qui permettra au prêtre de pénétrer dans la vie du laïc, d'en apprécier toutes les données et de parler un langage capable d'être compris. Mais ce pont de la compréhension, fondée sur une expérience sérieuse, permettra aussi aux laïcs de venir en toute confiance à l'Eglise, dès qu'ils entendront des paroles, où ils verront reflétée toute leur vie réelle : « Ad quem ibimus, nisi ad Te ; Verba vitae habes ! »

Les enquêtes, que font les organisations catholiques sont, à cet effet, d'un inappréciable secours. Il faut que le prêtre trouve le temps de lire ces enquêtes révélatrices, trouve le loisir des contacts avec, par exemple, les directeurs d'œuvres sociales ; avec, aussi, ceux qui, avec des yeux très ouverts et un esprit très averti, vivent au milieu du monde universitaire (2).

Et voilà donc quelques réflexions sur notre temps. C'est la lutte,... et elle n'est pas finale. Il n'y a pas à désespérer. Le combattant, qui croit la partie perdue, est vaincu. Notre partie n'est pas perdue, loin de là. *Certa bonum certamen.* Il faut, dans cet épisode de la bataille où nous sommes engagés, utiliser la bonne tactique. A des armes dites nouvelles, il faut opposer d'abord une défense nouvelle... et passer à l'offensive sur un mode nouveau, en se répétant comme un chant de victoire, de courage et d'allégresse : « Confidite : Ego vici mundum ».

Bruxelles. L. De Coninck, S. I.

(2) Je signale, par exemple : « *Nous, prêtres, et la déchristianisation croissante de la jeunesse travailleuse* » dont il est parlé p. 878 dans ce numéro.